

que lorsque les courans et les vents la jettent sur la côte. Aucun pêcheur de baleine n'est donc sûr de sa proie; chacun marque sa lance pour pouvoir la reconnaître.

« On chasse les loutres de mer d'une manière différente, et sur cent de ces animaux, il est rare qu'il en échappe un seul. Plusieurs Aléoutes sortent ensemble dans leurs bidarkas. Dès que l'un d'eux découvre une loutre, il lui décoche sa flèche s'il le peut, et dans tous les cas, s'avance vers le point où elle plonge; il arrête son bateau et lève son aviron. A ce signal, le reste des chasseurs forme un cercle autour de lui. Du moment où l'animal paraît à la surface de l'eau, le chasseur qui est le plus proche lui lance sa flèche, puis retourne à l'endroit où la loutre plonge de nouveau, et le fait connaître par le même signal. On se range de nouveau en cercle, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que la pauvre bête soit épuisée par le sang qui coule de ses blessures. La première fois qu'elle plonge, elle reste plus d'un quart-d'heure sous l'eau; la seconde fois, moins long-temps; enfin les intervalles diminuent graduellement jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent.

Exercés de bonne heure à cette chasse, les habitans de Cadiak y sont très-experts. De beau temps ils connaissent le chemin de la loutre sous l'eau, lorsqu'elle a plongé, par les bulles d'air

qui crèvent à la surface; de même dans le mauvais temps ils le devinent, parce que l'animal nage toujours contre le vent.

Les femelles qui nagent avec leurs petits, donnent des preuves d'affection maternelle qui amolliraient un cœur moins dur que ceux de ces sauvages; mais ils ne connaissent pas ces faiblesses et il faut que leur flèche soit lancée contre tout ce qu'ils rencontrent. Quand une femelle avec son petit se voit poursuivie, elle le prend entre ses pattes de devant et plonge avec lui pour le sauver; celui-ci ne pouvant pas rester si long-temps sous l'eau, elle reparait à l'air, et est aisément tuée par les chasseurs. Quelquefois ils s'approchent d'elle par surprise, afin de la séparer de son petit; alors sa perte est inévitable, car lorsqu'elle l'entend crier, elle nage, sans redouter le danger, au bidarka d'où partent ses gémissemens. On dit que lorsqu'une femelle qui a deux petits est attaquée, elle en étrangle un ou bien l'abandonne à son sort afin de pouvoir mieux protéger l'autre.

Tuer une loutre est le sujet d'un grand triomphe. Tous les hommes qui font la chasse poussent en même temps un cri de joie; il s'agit ensuite de savoir à qui la proie appartient. Celui qui a le premier lancé sa flèche à l'animal, a les droits les plus fondés. Si plusieurs l'ont frappé en même

temps, le côté droit a la préférence sur le gauche. Plus la blessure est proche de la tête, plus elle donne lieu à des prétentions. Enfin il y a des règles si compliquées pour les juger qu'il s'élève fréquemment des disputes dans ces occasions, et l'on appelle un Russe pour les décider.

Après la loutre, l'espèce de phoque appelée *nerpa* par les Russes est l'animal le plus estimé. On le prend avec des filets, ou bien on le tue pendant qu'il dort; ou ce qui est le plus aisé on s'en empare en l'attirant vers la côte. Un pêcheur se cache derrière les rochers et ne laisse voir que sa tête, qu'il couvre d'un casque ressemblant à la tête d'un phoque; il imite le cri de cet animal; celui dont on veut se saisir, trompé par l'apparence, court à sa perte.

Une autre affaire importante est la prise de l'*ouril*, oiseau aquatique, dont la peau s'emploie à faire des blouses très-chaudes; on se sert d'un filet dont la partie inférieure est étendue sur une perche longue de quatorze pieds; ces oiseaux se tiennent toujours sur des rochers hauts et escarpés. Le chasseur s'en approche autant qu'il peut, jette le filet sur les ourils, et quand ils s'y sont assez embarrassés en essayant de s'envoler, il serre le filet par une corde qui tient à son extrémité inférieure, et souvent prend ainsi d'un seul coup une volée entière. Le filet a

quatre-vingts pieds de long sur quatorze de large.

On pêche les poissons soit à la main, soit au filet, soit en les frappant avec des lances ou des harpons. Ces derniers moyens sont mis en usage pour les baleines, les phoques et autres gros animaux. Autrefois l'arc et les flèches étaient les armes des Aléoutes dans leurs guerres les uns contre les autres, actuellement elles sont presque abandonnées.

Leurs outils sont en petit nombre; ils ont une petite hache en fer, qui était auparavant en pierre, un couteau recourbé, qui a remplacé une coquille; une pierre pour polir, et une dent fixée à un manche de bois. C'est avec ces instrumens simples qu'ils façonnent tous les objets dont ils ont besoin; mais ils ne sont plus si habiles sculpteurs qu'autrefois.

Quant aux ouvrages d'aiguilles, les femmes n'ont de rivales que dans celles d'Ounalachka. Tout est cousu avec du fil tiré des fibres de la baleine ou d'autres animaux marins; il y en a d'aussi fin que du fil de soie. Depuis les Russes, les aiguilles ont remplacé les arêtes. Le poil de renne et de chèvre est employé pour orner le vêtement des femmes; elles effilent aussi des étoffes de laines d'Europe pour en former des glands de fantaisie.

A Cadiak, de même que sur toute la partie de la côte d'Amérique que j'ai vue, le chama-

nisme est en grand honneur. Elevés dans leur art dès l'enfance, les chamans sont venus à bout de persuader aux Aléoutes qu'ils ont commerce avec le diable, et savent par son moyen prédire l'avenir. Ils prétendent que certains enfans sont dès leur naissance destinés à devenir chamans, et que cette vocation est annoncée par un rêve. Chacun de ces sorciers emploie des momeries particulières, mais généralement on commence par étendre par terre au milieu d'un barabra ou de tout autre endroit, une peau de phoque, et l'on pose auprès un vase plein d'eau. Le chaman entre, se place sur la peau, se dépouille de son habit ordinaire, s'affuble d'une blouse qu'il met sans devant derrière; prend une perruque à laquelle sont attachées de chaque côté deux plumes qui ressemblent à des cornes; vis-à-vis de lui se tient la personne qui désire le consulter sur ses affaires; elle adresse la question au chaman qui se met à chanter; la compagnie se joint graduellement à lui, et l'on finit par un chorus ou plutôt un hurlement général. Durant cette incantation le chaman fait les grimaces et les contorsions les plus effrayables, jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue, il tombe à terre; mais c'est pour se relever, et il répète cette parade plusieurs fois avant de donner la réponse qu'il assure avoir reçue dans ses accès, du malin esprit.

On consulte aussi les chamans comme médecins dans les cas dangereux; si le malade en réchappe, ils sont bien récompensés; s'il meurt, ils ne reçoivent rien.

Après les chamans, viennent les kaseks ou sages. Leur emploi est d'enseigner aux enfans les différens genres de danse, et de diriger les divertissemens publics. Ces insulaires désignent généralement nos prêtres par le nom de kaseks.

Enseveli dans l'ignorance la plus grossière, le naturel de Cadiak ne peut rien faire qu'il n'y mêle quelque pratique superstitieuse. Seulement pour ajuster un bout de ligne ou de corde, il ne le fait que sous l'auspice d'une racine, d'une pierre ou d'une herbe heureuse qui doit sa vertu à sa rareté. Un individu qui ne possède aucun de ces talismans, de ces dons de la fortune, est regardé comme le plus pauvre que l'on puisse imaginer. C'est par une de ces idées superstitieuses qu'au commencement du printemps, les pêcheurs de baleine parcourent l'intérieur de l'île pour chercher dans les montagnes des plumes d'aigle, des poils d'ours, et diverses sortes de pierres et de racines, et qu'ils déterrent des corps morts. Cet usage est porté si loin, qu'un père, à sa mort, lègue la caverne à celui de ses fils qu'il désigne pour lui succéder dans sa profession; celui-ci s'efforce d'augmenter cette précieuse collection,

de sorte qu'on en voit qui possèdent jusqu'à vingt cadavres. Quoique les pêcheurs de baleine passent pour impurs, ils ne sont pas moins considérés comme les pourvoyeurs de leur pays.

Ces insulaires passent leur temps à chasser, à se divertir, à jeûner. La chasse a lieu en été, les divertissemens commencent au mois de décembre et continuent tant qu'il reste des provisions, ensuite vient la période de famine qui ne cesse qu'au moment où les poissons reparaisent dans les rivières. Quelques individus meurent dans cet intervalle. Les fêtes consistent en danses qui diffèrent très-peu de celles des autres peuples sauvages, excepté qu'ici l'on met des masques les plus hideux.

Un autre passe-temps est le jeu; les habitans de Cadiak y sont tellement adonnés, qu'ils y perdent souvent tout ce qu'ils ont. Le kroukéghi est celui qu'ils aiment le mieux; il se joue à deux contre deux ou trois contre trois. Deux peaux sont étalées à terre à douze pieds de distance l'une de l'autre; on place sur chacune une marque ronde et plate faite en os, qui a quatre pouces et demi de circonférence, et est marquée d'un cercle noir et d'un point au centre. Chaque joueur a cinq petits disques en bois semblables aux dames du trictrac, et distingués de même par des couleurs. Les joueurs agenouillés, se penchent en avant en s'appuyant sur la main gauche, et jettent les

dames l'une après l'autre, chaque adversaire à son tour, en visant la marque ronde. Si on l'attrape, l'antagoniste essaye de déloger la dame avec la sienne. Toutes les dames épuisées, on examine leur position d'après laquelle on compte les points, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que l'on ait atteint le nombre de cent douze qui fait gagner. On compte les points avec de petites baguettes.

Un autre jeu très en vogue est le *stopka*. On jette en l'air une petite figure sculptée en os; on compte différens points, suivant qu'elle tombe sur le derrière, sur le dos ou sur le ventre; il faut gagner vingt points.

La construction des bidarkas fait honneur à l'esprit d'invention de ces insulaires. Ils ressemblent aux baidars d'Ounalachka. Ils en ont de trois espèces qui peuvent contenir une, deux ou trois personnes. Avant l'arrivée des Russes ils ne se servaient que des deux derniers. Ils avaient aussi de grands bateaux de cuir, qui pouvaient porter soixante-dix personnes; ils en faisaient usage dans leurs guerres et leurs longs voyages; aujourd'hui les Russes seuls les emploient. Les bidarkas vont très-vite et à la mer sont plus sûrs que les canots européens, surtout quand on est pourvu de bons vêtemens qui recouvrent l'ouverture dans laquelle on est assis. Ces bateaux vont jusqu'à Ounalachka et Sitca. Quand il y en a plusieurs ensemble et

qu'il survient une tempête, ils s'attachent par bandes de trois à quatre, et comme des canards, sont ballottés par des vagues sans courir le moindre danger. Dans le principe j'avais de l'aversion pour ces bateaux de cuir, à cause de leur excessive élasticité dans l'eau, qui vient de leur construction extrêmement légère; quand j'y fus accoutumé, je les trouvai très-agréables.

Il est surprenant qu'un peuple capable d'inventer les bidarkas, mette aussi peu de soin de la construction de ses barabras; on ne peut rien se figurer de plus misérable. C'est une grande chambre qui a une porte de trois pieds carrés, et une ouverture au toit pour laisser une issue à la fumée; au milieu de la cabane on creuse un trou pour le foyer, les côtés sont divisés par les planches en plusieurs magasins; c'est en même temps une cour, une cuisine et en cas de besoin un théâtre. On y danse, on y construit les bidarkas, on y vide et on y sèche le poisson, et l'on y vaque à toutes les autres occupations domestiques. On ne le nettoye jamais; on se borne de temps en temps à jeter de l'herbe fraîche sur la terre, pour lui donner une apparence un peu plus décente. Des *djoupans* ou petites chambres sont contiguës à cette salle malpropre; chacune a son entrée particulière ou plutôt un trou par lequel un homme a de la peine à passer; une

ouverture en haut est bouchée par une vessie ou des intestins de poissons cousus ensemble qui donnent un libre accès à la lumière. Ces *djoupans* servent de salons, de chambres à coucher, et quelquefois de tombeaux; j'en ai vu un qui avait quatorze pieds dix pouces de long, sur quatorze pieds sept pouces de large. Des blocs de bois étaient placés tout à l'entour, à trois pieds trois pouces de distance du mur; dans cet intervalle, étaient étendues des peaux de phoque et de la paille pour s'asseoir et se coucher. Ces blocs étaient ornés de dents de loutre de mer, et tenaient lieu de matelas. Les insulaires dorment en travers entre ces blocs et le mur, en rapprochant leurs genoux de leur menton. Quoique ces chambres soient suffisamment échauffées en hiver par la respiration de leurs habitans, on y apporte dans les temps froids, des pierres chaudes, ce qui les convertit quelquefois en étuves.

L'île de Cadiak, de même que les autres établissemens russes de la côte nord-ouest d'Amérique, est administrée par une espèce de gouverneur général ou de commandant en chef, qui a sous lui des agens nommés, ainsi que lui, par la compagnie à Saint-Pétersbourg. Les petits comptoirs ont chacun un inspecteur russe, choisi par le gouverneur parmi les personnes que recommandent leurs longs services et leur bonne

conduite. Ils ont le pouvoir de punir jusqu'à un certain point ceux qu'ils sont chargés de surveiller; mais ils sont responsables au gouverneur de leurs abus d'autorité. Le siège du gouvernement est le port de Saint-Paul; il y a une caserne, des magasins, plusieurs grandes maisons de bois, et une église, la seule de cette côte. Les magasins servent de dépôt aux pelleteries de prix qui sont apportées des différens comptoirs; elles sont ensuite expédiées à Okhotsk, d'où une partie est envoyée en Europe, et l'autre à Kiakhta, entrepôt du commerce entre la Russie et la Chine.

« Un des principaux comptoirs est à la baie de Kenay ou Cook's-river. Un Russe qui en rapporta une cargaison de pelleteries, me dit que les naturels étaient d'un caractère pacifique; mais avaient tant d'aversion pour nos prêtres, qu'ils menaçaient d'ôter la vie au premier qui oserait venir chez eux. Cette haine prit naissance en 1796 par le zèle imprudent d'un de nos missionnaires qui, ayant persuadé à plusieurs de ces Indiens d'embrasser le christianisme, avait insisté avec trop de rigueur pour les faire renoncer tout d'un coup à leurs préjugés et à leurs usages, et par l'autorité de son caractère sacré, en avait contraint plusieurs à se marier conformément aux rites de l'église grecque. Irrités au dernier degré par les entreprises audacieuses de cet

étranger fanatique, ils le tuèrent, et en même temps vouèrent une haine éternelle à tout le clergé russe.

Le 14 juin la *Nèva* fit voile du port Saint-Paul. Le 22 elle entra dans le port de la Nouvelle-Arkhangel. M. Baranov vint aussitôt à bord; il était bien guéri de ses blessures. « Le lendemain, dit M. Lisiansky, j'allai à terre; je fus surpris des progrès du nouvel établissement. Grâce aux soins de M. Baranov, on avait fini huit maisons, on avait mis en culture un terrain qui aurait suffi pour quinze jardins potagers. Il y avait du gros bétail, des moutons, des chèvres, des cochons et des poules, ce qui est d'un grand prix dans ce coin de l'univers.

« Étant allé le 29 avec quelques-uns de mes officiers et M. Baranov visiter l'emplacement de l'ancien fort d'Arkhangel, nous y avons encore trouvé quelques bâtimens qui avaient échappé aux ravages des sauvages et aux flammes. Cette colonie, bâtie du consentement des Indiens, existait depuis deux ans, et la meilleure intelligence semblait régner entre eux et M. Baranov. Ses affaires l'ayant appelé à Cadiak, il laissa le poste aux soins d'un inspecteur entre lequel et les principaux tojons des Sitcans régnait la plus grande cordialité, car ils passaient souvent des journées entières dans les demeures les uns des

autres. On ne devait donc pas appréhender des hostilités ; la garde du fort était un peu négligée, les Russes et les Aléoutes s'occupant de chasser les loutres de mer, ou de se procurer des provisions pour l'hiver. Les Sitcans profitèrent d'une occasion où la plupart étaient absens, et s'avancèrent secrètement les uns par les bois, les autres par les bras de mer voisins, vers leur lieu de rendez-vous, au nombre de six cents, tous pourvus d'armes à feu. Quoique attaqués à l'improviste, quelques Russes restés dans le fort se défendirent courageusement ; ils furent accablés par la quantité de leurs ennemis, et tous mis à mort ; en quelques heures le fort fut détruit et brûlé ; deux mille peaux de loutres et beaucoup d'autres marchandises furent sauvées de l'incendie. Ensuite les Sitcans se mirent de différens côtés à la poursuite des Russes et des Aléoutes, et en tuèrent plusieurs, exerçant sur la plupart des cruautés inouïes.

Peu de jours après mon arrivée, M. Baranov envoya un interprète aux Sitcans avec lesquels il n'avait eu aucune communication pendant l'hiver. Il leur annonçait que j'avais ramené de Cadiak quelques-uns de leurs otages. Il semblait qu'ils conservaient encore des sentimens hostiles, car, durant notre absence qui avait été fort longue, nul toyon n'avait consenti à venir au fort. Après avoir passé

l'hiver dispersés de côté et d'autre, ils s'étaient réunis de nouveau, et s'étaient construit un autre fort dans le détroit de Chatam, vis-à-vis le comptoir de Housnov, semblable à celui que nous avions détruit. La position en était bien choisie, dans une petite baie peu profonde ; un grand rocher le défendait du côté de la mer. D'autres tribus voisines s'étaient aussi empressées de se fortifier, ce qui pouvait faire craindre que les Russes ne fussent en peu de temps entourés d'ennemis nombreux et formidables.

M. Lisiansky ayant fait faire la reconnaissance de l'île sur laquelle le mont Edgcumbe est situé, lui donna le nom d'île Crooze.

Après plusieurs pourpals avec les Sitcans, par le canal d'un interprète qui allait les trouver, ils envoyèrent un ambassadeur pour conclure un traité de paix. Quoique ces peuples soient absolument barbares, ils aiment beaucoup l'apparat et observent scrupuleusement les cérémonies ; on fit donc des préparatifs pour recevoir convenablement ce plénipotentiaire et sa suite. Ces insulaires arrivèrent dans cinq canots ; quand ils furent à peu de distance du port, ils commencèrent à chanter. Les Aléoutes allèrent au-devant d'eux, pendant que les Tchoubatchis désignés pour les conduire à la conférence, se préparaient à s'acquitter de leur emploi en saupoudrant leurs che-